

Éthiopiennes n° 102.
Littérature, philosophie, sociologie, anthropologie et art.
1^{er} semestre 2019.
Migrations, traversées et intégrations

ENTRE MIGRATION ET IMMIGRATION : CONSTRUCTIONS
IDÉOLOGIQUES ET INÉVITABILITÉ DE LA TRAVERSÉE DANS
LE VENTRE DE L'ATLANTIQUE DE FATOU DIOME

Par Yohann C. RIPERT¹

Introduction

Le vacarme du discours anti-immigration qui fait rage non seulement en France mais plus largement en Europe, souvent supporté par des accusations racistes, semble trouver son opposé dans une position pro-immigration qui ne prend pas toujours en compte la diversité des parcours migratoires : économiques, certes, mais aussi artistiques, athlétiques, politiques, sociaux, etc.². Aucun des discours, cependant, ne permet au migrant de prendre la parole, bien que leurs orateurs parlent pourtant en son nom. À supposer que les clameurs de ceux qui souhaiteraient clore les frontières européennes ne percent pas jusqu'en Afrique du Nord et de l'Ouest, il y a tout de même sur le continent une montée d'un contre-discours dénonçant la réalité économique et politique de la vie des immigrées qui s'affrontent aux promesses de bonheur associées au voyage migratoire. Ce contrediscours n'est pas nécessairement l'apanage d'économistes brandissant études et données statistiques ; il prend aussi racine dans le pouvoir fictionnel du domaine littéraire, comme *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome. En lisant cette œuvre de fiction, le but de cet article est d'examiner les constructions idéologiques qui conditionnent l'imagination de l'immigration et son point de départ : le voyage migratoire. Notre argument est que l'imaginaire associé aux bénéfices de l'émigration joue un rôle tout aussi important dans la détermination des mouvements de population que la factualité

¹ Stetson University, États-Unis

² Cette opposition est en elle-même déjà conditionnée par la réception de thèses médiatiques et officielles qui présentent le migrant dans un cadre colonial familier : le fardeau de l'homme blanc. D'une certaine façon, cet article questionne l'aspect néocolonial de cette opposition. Pour une lecture approfondie de la question de la migration et la figure du migrant, voir Catherine Mazauric, *Mobilités d'Afrique en Europe. Récits et figures de l'aventure* (2012) ; et Ghislain Nickaise Liambou, « Écrire la migration en marge des thèses officielles » (2013).

des statistiques et les problèmes politico-économiques³⁴. Nous nous tournons donc vers l'édifice idéologique qui à la fois cadre l'imagination sur l'immigration et en conditionne le discours, afin de souligner son rôle déterminant dans la migration.

Que contre toute attente le roman de Fatou Diome présente une tension entre ses deux personnages principaux, Salie et Madické, dont la tâche du premier est de convaincre le second de ne pas émigrer, permet de dévoiler un réseau complexe de constructions idéologiques, de l'hétéronormativité à la modernité, masqué par l'accent souvent mis sur le danger et l'héroïsme du voyage migratoire, dans la réalité médiatique comme dans la fiction littéraire⁵. Comme l'illustre le roman, c'est seulement une fois que ces constructions idéologiques conditionnent le discours de l'immigrant que son voyage migratoire peut commencer. On peut même dire que le voyage débute avant le départ factuel : il commence avec la fiction que le futur émigrant écrit sous la dictée d'appareils idéologiques⁶. C'est pourquoi le rôle du texte littéraire est ici capital.

Cet essai se concentre dans un premier temps sur l'imagination du voyage en tant que pierre angulaire du discours sur l'immigration. Le départ y apparaît comme une solution à un problème qui ne peut se résoudre qu'au niveau de l'imagination d'un ailleurs où l'herbe est toujours plus verte. La fiction qu'écrit le migrant et que *Le Ventre de l'Atlantique* nous permet de mettre au jour, est inséparable de la future réalité du départ car, comme nous le montrerons dans la seconde partie, elle est conditionnée par une idéologie qui gouverne et qui cadre l'imagination du futur migrant. En somme, le voyage devient la réalisation (entendu au sens où elle le rend « réel »), on pourrait aussi dire la « factuelisation » de la fiction. L'objectif est de déconstruire cette « fictionalisation ».

Dans un second temps, cet essai questionne la présence et la puissance d'appareils idéologiques tels qu'ils ont été théorisés par Louis Althusser⁷. Si ce dernier a analysé le rôle et l'influence de l'Etat dans la reproduction des modes de production et des rapports de pouvoir, Etienne Balibar montre comment le trio « appareil-idéologique-d'Etat » forme pour Althusser un

³ Les facteurs politiques et économiques peuvent également être pris dans une représentation médiatique dont on peut questionner le caractère fictionnel. Sur la représentation médiatique du migrant et ses différences avec l'expérience migratoire, voir Violetta Parutis, « „Economic Migrants“ or „MiddlingTransnationals“? East European Migrants' Experiences of Work in the UK » (2014); aussi, Erik Bleich et Irene Bloemraad, «Migrants, Minorities and the Media: Information, Representations and Participation in the Public Sphere » (2015); Kate Torkington Filipa Perdigão

Ribeiro, « What are these people : migrants, immigrants, refugees ?»: Migration-related terminology and representations in Portuguese digital press headlines » (2019); et Scott Blinder et William L. Allen, «Constructing Immigrants: Portrayals of Migrant Groups in British National Newspapers,

⁴ « 2012 » (2016).

⁵ On peut citer un article publié dans le journal *Le Monde* le 18 Juin 2018, intitulé « Pourquoi les migrants économiques sont des héros ».Le roman de Joseph Ndzomo-Molé, intitulé *Gassama Cœurde-lion, Le courage et l'héroïsme d'un migrant* (2019), en est également un exemple. Pour une analyse sociologique du migrant comme aventurier héroïque, voir Sylvie Bredeloup, « L'aventurier, une figure de la migration africaine » (2008), n° 2.

⁶ Cette fiction est écrite par et pour le seul migrant. Elle est donc différente de ce que Constance De Gourcy a appelé la « littérature exilaire », une forme qui fait de l'exil et des migrations la matière première du texte littérature (2013).

⁷ L'essai désormais célèbre, intitulé « Idéologie et appareils idéologiques d'État », fait partie du recueil *Positions* (1976).

tout inséparable⁸. Il s'agit alors d'analyser comment des institutions étatiques ou agissant comme organes d'Etat, telles que l'école, la famille, et la télévision, réarticulent la perception d'une supériorité coloniale dans un espace postcolonial, et deviennent le moteur idéologique de l'immigration⁷.

1. L'inévitabilité du voyage migratoire

Pour le lecteur du roman de Fatou Diome, *Le ventre de l'Atlantique*, la relation constante entre le Sénégal et la France met à l'épreuve le cliché tenace du migrant économique ou du réfugié politique. Si les personnages du roman sont fictionnels, leur parcours n'est pourtant pas étranger : l'homme de Barbès, originairement clandestin (89), est désormais gardien dans un supermarché de banlieue ; Moussa, devenu clandestin (106), a été initialement recruté comme footballeur prometteur ; quant à Salie, c'est par le mariage qu'elle rejoint la France et trouve à travers l'éducation et l'écriture littéraire un moyen de négocier un sentiment de double exclusion. R n'étant pas considérée comme tout à fait « française » quand elle est à Paris, ni plus comme tout à fait « sénégalaise » quand elle revient à Niodor. Ce que tous ces migrants fictifs ont en commun avec les migrants réels, ce n'est pas tant l'illégalité ou la difficulté de leur migration que la prédictibilité du récit avancé : une émigration qui semble inévitable, une immigration qui semble impensée. L'océan ou la mer, véritables métonymies du voyage, tiennent ici un rôle crucial dans l'esprit du futur migrant⁹. Ils sont à la fois le point de départ de l'émigration et le point final à l'immigration. En somme, le voyage est la pierre angulaire de tout un réseau de discours réels, comme celui de Salie, ou corrompus, comme celui de l'homme de Barbès. Lorsque ce dernier narre son expérience de l'immigration afin d'impressionner son auditoire sur des conditions en France, c'est l'arrivée en avion à l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle qui cadre un discours fictionnel à bien des égards. Du hublot de l'avion, il décrit une « ville qui brille partout » grâce à des « milliards d'étoiles » et à travers lequel il peut « imaginer les gens dans leurs appartements » (83). Une factualité qui joue sur les mots complète le tableau donné aux jeunes de Niodor pour nourrir leur imagination : « J'habitais dans cette immense ville de Paris » (84). Immense en effet, car il y habite en banlieue. L'homme de Barbès, célébré au village comme un notable, est pris dans un cercle vicieux qui n'affecte pas son train de vie factuel mais plutôt son statut fictionnel : constamment, il doit « préserver, mieux, consolider son rang » (88), et la seule façon d'y arriver et de présenter l'immigration comme un El-Dorado auquel la migration lui a donné accès privilégié. Alors que les exagérations et aberrations d'une France opulente et accueillante s'accumulent dans un récit qui devient manifestement fictionnel, la puissance imaginative du

⁸ Étienne Balibar, article « Appareil » dans *Dictionnaire critique du marxisme* (1985, 53). ⁷ L'argument de Felwine Sarr dans *Afrotopia : Réinventer l'Afrique* (2016) résonne avec notre article, dans la mesure où il déconstruit la notion de développement économique de ce qu'il appelle la proposition « développementiste » et qu'il dénonce comme une construction idéologique.

⁹ Vlad Dima a montré l'adoption du bateau comme forme métaphorique et métonymique censé contribuer à la création d'une identité postcoloniale contemporaine, en particulier tel *La Pirogue* (2012) de Moussa Touré. L'argument peut être étendu à d'autres films, tels *Harrangas* de Merzak Allouache (2009) dont l'intrigue est similaire, ou encore *La Noire de...* (1960) de Sembène Ousmane dans lequel la mer méditerranéenne est à la fois séparation et pont entre l'Afrique et l'Europe. Le thème est également présent dans la littérature, tel *Mbèke mi* (2008) de Abasse Niodne - dont le film de Touré est tiré - ou encore *Le premier jardin* (1988) d'Anne Hébert.

discours ne peut que puiser dans des témoignages qui prétendent être factuels : « C'est comme à la télé, mais en mieux, car tu vois tout pour de vrai » (83) ; « avant, je n'avais jamais pensé qu'une si belle ville pouvait exister (...) je l'ai vue de mes propres yeux » (84) ; « regardez tout ce que j'ai maintenant » (87). Dès son retour, ce ne sont que des « mirages » qui « l'auréolent de prestige » (88). Si le lecteur a accès, à travers la narration de l'instituteur du village, à une face cachée de la vie de l'homme de Barbès, bien moins grandiose, ses « jeunes auditeurs » font face à l'impossibilité de vérifier ses dires de leurs propres yeux. D'une part, n'ayant pas entrepris le voyage migratoire vers la France, l'histoire ne peut être pour eux qu'une fiction dont le pouvoir de leur imagination comble les exagérations. D'autre part, la seule façon de rendre cette fiction réelle est de commencer un voyage qui leur donnera, peut-être, la même aura sociale et financière une fois son retour complété. Ainsi, le départ ne peut être empêché factuellement car il est l'élément nécessaire d'une fiction prise au piège de sa propre imagination. Aucune barrière, aucun fil barbelé, aucun mur ne peut l'empêcher, car ne pas l'entreprendre signifierait vivre dans le seul monde fictionne - une impossibilité pour celui qui recherche ou nécessite un changement de ses conditions de vie.

Au chapitre qui suit immédiatement le récit de l'homme de Barbès, nous lisons l'histoire de Moussa qui, de fait, « ne voyait pas quoi mettre à la place du bureau climatisé de fonctionnaire dont il avait tant rêvé » (95). Pour échapper aux limites de son imagination, c'est face à l'océan que Moussa se dirige et se fait « engager comme matelot dans l'une de ces grandes pirogues qui pratiquent la pêche artisanale » (96).

De là, le jeune homme tombe au piège, non d'un discours réel, mais d'une autre fiction qui requiert le voyage comme point de départ : une carrière de footballeur¹⁰. De nouveau, ni les exagérations ni les aberrations de cette fiction - « un billet d'avion payé par le club », « un logement garanti », une hypothétique « gloire » et un « salaire mirobolant » (96) - ne sont ignorées par le futur migrant : « Moussa savait qu'à défaut de se faire engager dans le club qui misait sur lui, il devrait lui-même rembourser les frais engagés » (97). Mais sans l'entreprise du voyage migratoire, le footballeur en herbe ne pourrait vivre que fictionnellement. Lorsque la réalité de l'immigration rattrape la fiction de la migration, quand l'échec d'une carrière rêvée s'éloigne, s'éloignent aussi le visa, le logement, et la promesse d'un salaire mirobolant. Ironiquement, c'est sur un bateau, comme pêcheur dans le même océan Atlantique où son voyage avait commencé, que Moussa se retrouve à travailler : sans salaire, sans papiers, sans dignité (102). De retour au pays, une fois la parenthèse du voyage fermée, l'impossibilité de remplacer la fiction d'une vie meilleure et qui requiert le voyage comme étape nécessaire à sa réalisation par une autre fiction ne nécessitant ni émigration ni immigration, pousse Moussa à actualiser par sa mort l'identité du point de départ et du point d'arrivée : l'océan.

La force de cette fiction qu'est *Le Ventre de l'Atlantique* est de déplacer l'accent mis, en particulier dans les discours médiatiques et politiques, sur les dangers du voyage qu'entreprend le

¹⁰ Pascal Boniface a analysé l'influence du football dans l'imagination des migrants. Voir *Football et mondialisation* (2006). Aussi, William Gasparini, (2016).

migrant nécessairement illégal et économique, vers les conditions idéologiques qui rendent le voyage inévitable avant même qu'il ne commence. Comme le remarque la figure du père de Moussa, le voyage transforme extérieurement comme intérieurement (103) ; une fois commencé, il est sans retour idéologique même quand le voyageur retourne. C'est la raison pour laquelle, dans le discours de Salie, le personnage partiellement autobiographique principal du roman, le voyage n'est ni interdit ni diabolisé. Il est idéologiquement recodé en une étape dont on peut se passer.

À de multiples reprises, Salie essaie de convaincre son jeune frère, Madické, que ce qu'il imagine sur la France n'est que cela : imaginaire. Sans surprise, son discours tombe rapidement dans l'oreille d'un sourd - quand il n'est pas purement critiqué pour sa partialité : qui est-elle, en effet, pour le dissuader, lui, de poursuivre un rêve avec l'accord et le soutien de ses parents, quand elle, a poursuivi un amour contre leur sentiment ? Si Madické ne peut imaginer d'autre choix que d'entreprendre le voyage migratoire, comme l'homme de Barbès, comme Moussa, comme Ndétare, comme Wagane, en somme comme tous ces collègues masculins, c'est parce que l'immigration est la réponse de l'imagination à un discours qui présente la responsabilité patriarcale comme un inévitable devoir d'honneur. La France est le lieu qui représente la solution pour satisfaire ce devoir. À propos de l'homme de Barbès, le père de Sankèle (un personnage dont la destinée est aussi inconnue que le choix de défier la tradition et rejeter un mariage arrangé est surprenant) déclare : « Ton fiancé s'en va, mais un jour, il t'emmènera avec lui en France, pour notre bien à tous » (128). Il n'est dès lors pas surprenant que Salie, ayant défié à la fois un discours et une tradition, éprouve autant de difficulté à être entendue par son petit frère - en dépit même du droit d'aînesse. Il lui faudra tout le roman pour trouver un moyen de contourner l'influence d'un discours migratoire et d'une tradition patriarcale afin de présenter à Madické une alternative¹¹.

Le point final du voyage migratoire de ce dernier n'est pas tant la France que l'Italie, pays d'origine de son footballeur modèle. Pourtant, c'est la France qu'il veut rejoindre : « Tous les gars de chez nous qui partent pour l'Italie passent en général par la France » (140). Avant même d'entreprendre l'émigration, Madické ne fait pas tant une erreur géographique qu'il se retrouve dans l'impossibilité de conceptualiser le voyage migratoire au-delà de ce qui lui est déjà familier : le pays de sa sœur qu'il entend régulièrement au téléphone, l'horizon des pères décidant le sort de leurs filles, et les exemples des sportifs dont il ne connaît la vie que de ce qu'il peut voir à la télévision. Ce qui explique cette impossibilité, l'échec de sa sœur à le convaincre de la dure réalité de l'immigration en France, et par extension l'échec des pays dit d'accueil à convaincre les futurs immigrants que l'image qu'ils se font de leur émigration est à l'opposé de la réalité, c'est encore une fois l'impossibilité de se passer du voyage migratoire, étape obligée de la réalisation de ce qui n'est, sans lui, que fiction. En ce sens, bien que le discours de Salie sur la réalité de l'immigration en France soit exactement l'opposé de celui que tient l'homme de Barbès, il opère de la même manière : il établit une tension entre l'immigration et l'imagination, entre la réalité et la fiction, qui ne peut être apaisée que par l'entreprise du voyage migratoire.

¹¹ Sur la relation entre la question du genre et l'immigration, en particulier le déséquilibre du nombre d'hommes plutôt que de femmes qui entreprennent le voyage migratoire, voir *Gender and Migration* (2000).

La question reste donc entière : comment lui faire comprendre qu'en France « les Africains, toutes vagues confondues, vivent en majorité dans des taudis » ? La réponse ne peut être ni préventive ni punitive, car elle n'est pas de l'ordre de la connaissance, mais de l'ordre du discours¹². Ne pouvant ni ne voulant se substituer à des institutions contrôlant le discours du futur migrant, Salie n'a d'autre choix que de reformuler la question jusqu'à ce sa réponse lui permette une ouverture dans un des appareils idéologiques qui reproduisent l'idée d'une supériorité coloniale. Une fois cette dernière déconstruite, il lui est possible, en théorie, d'agir sur l'imagination de l'immigration et de court-circuiter une migration qui n'est plus inévitable.

2. Idéologie et reproduction du discours sur l'immigration Si l'immigration, tout comme la migration, apparaissent comme des mouvements à la croisée de processus à la fois factuels et fictionnels, le travail d'Althusser sur l'idéologie nous permet de cibler les appareils idéologiques qui, nous l'avons dit, conditionnent l'imagination de l'immigration et son étape inévitable, le voyage migratoire. En effet, pour Althusser, l'idéologie n'est pas considérée comme une série d'idées ou une arme épistémologique, mais plutôt comme l'élément pratique d'institutions et de structures d'état assurant la reproduction de conditions d'exploitations. Dans ces conditions, il est nécessaire de s'interroger non seulement sur cette distance entre fait et fiction qui rend le voyage migratoire si inévitable, mais aussi sur les constructions idéologiques qui reproduisent la perception de cette inévitabilité. La force du roman de Fatou Diome est d'intervenir dans un discours sur l'immigration qui met l'accent sur le seul migrant économique, au détriment d'une pluralité de parcours tous reliés par un seul imaginaire : rejoindre la France. Si la France est l'horizon inévitable, pour les êtres humains qui risquent leur vie dans des pirogues de fortune naviguant sur la Méditerranée ou l'Atlantique comme pour les personnages du roman, c'est en raison de la reproduction d'un rapport de pouvoir qui présente, dans l'espace postcolonial, la supériorité de la France dans des termes familiers à la domination coloniale - une supériorité civilisationnelle parfaitement illustrée par le discours idéalisé de l'homme de Barbès. Lorsque ce dernier compare Notre-Dame de Paris, symbole d'une dominance française avec la grande mosquée de Touba qu'il admet n'avoir jamais visitée (84), c'est que sa perception d'une certaine « réalité » est conditionnée par un réseau de discours transmis par des institutions coloniales à travers lesquelles il a appris à penser le monde : l'école et son enseignement dit rationnel (« 13 millions de visiteurs par an ! ») et le rôle de la religion comme agent de la mission civilisatrice (« leur Dieu est si puissant »). Cette « réalité » devient factuelle en même temps que le discours qui la précède est accepté comme fiction invérifiable mais vraie. « Un jour j'irai la visiter, *inch'Allah* », conclut-il, comme s'il ne lui était pas nécessaire de vérifier ces allégations pour leur donner crédence. S'il ne peut que croire (ou prétendre croire) à l'image d'une France bonne, généreuse, et protectrice, c'est parce que l'homme de Barbès devient à la fois le lieu et l'enjeu d'un rapport de pouvoir (post) colonial. Sa légitimité, son autorité, sa dignité n'ont de valeur que lorsqu'elles sont validées par une idéologie dont les discours, transmis par les mêmes appareils idéologiques

¹² L'argument résonne avec celui de la leçon inaugurale de Michel Foucault au Collège de France, dans laquelle le philosophe attire l'attention sur la production des discours, leur danger, et leur contrôle par des organismes de pouvoirs.

dont il est le sujet (ici, l'école et la religion) reproduisent l'image de la supériorité spirituelle et matérielle de la France.

La France est donc présentée comme un pays où « l'État paie un salaire même à ceux qui ne travaille pas », où « tu passes la journée à bâiller devant la télé et on te file le revenu maximum d'un ingénieur de chez nous » (86). Ironiquement, un autre appareil idéologique est imbriqué dans la présentation de l'homme de Barbès : les médias, avec la télévision comme instrument principal. C'est en effet à travers la télévision, « venant de France » (52), que les jeunes de Niodor regardent les images avec envie et écoutent avec attention les informations, non seulement des matchs de football, mais aussi du « développement » de leur pays grâce à des dons technologiques venus de pays dit développés - la France ou le Japon (50). Que l'observation de l'homme de Barbès montre qu'un ingénieur local équivaille à un chômeur français, cristallise la supériorité dite civilisationnelle de l'ancienne puissance coloniale. D'une part, le grade d'ingénieur, obtenu après des années d'études et un passage par les « grandes écoles » de France assoit le prestige du sceau hexagonal ; d'autre part, le revenu économique constitue la mesure par excellence qui permet voire demande la comparaison entre deux sujets : un français et un « autre ». Cette comparaison est intensifiée par la légitimité que confère la télévision d'État, dont les discours sont tellement internalisés qu'ils n'ont même plus besoin d'être traduits du français (50). À travers des reportages montrant des images de « France 2 », la télévision renforce l'idée de problèmes financiers (« restructuration de la dette ») et humanitaires (« réception d'un cargo de riz ») pris en charge par la France. Une seule conclusion s'impose : « Il faut être vraiment imbécile pour rentrer pauvre de là-bas » (87). Cet adage se retrouve presque mot pour mot dans la réaction du village envers Moussa : « Si tu n'as rien ramené, c'est peut-être parce que tu n'as rien foutu là-haut » (109). Le modèle de l'État-providence, imaginé plus que vécu, devient le socle idéologique de l'immigration et le pré-texte de l'émigration. Au milieu d'une discussion agitée entre Salie et Madické, ce dernier s'exclame : « Nous sommes des bosseurs, nous ! (...) On est capable de trouver du boulot et d'assurer comme des vrais mecs ! » (175). Cependant, le travail que le jeune homme est prêt à donner ne trouvera sa valeur que s'il est effectué en France. Ce travail vaudra encore plus s'il est vu à la télévision en France, comme tous ceux qui ont du succès semblent le faire avant lui - des footballeurs, le président, mais aussi sa sœur, Salie. Plus encore, il ne pourra rejoindre la France que si sa connaissance de la langue française, langue obligatoire de l'école sénégalaise, est suffisamment bonne - un jugement passé par un représentant du puissant appareil idéologique qu'est l'école.

Dans chaque scène du roman où la « France » devient le lieu d'un conflit entre la fiction écrite par le futur migrant et la réalité que vit l'immigrant, se trouve Ndétare, un instituteur que l'État sénégalais a exilé sur l'île de Niodor avec interdiction de revenir sur le continent. Isolé et pourtant au centre du problème, « doublement prisonnier » (125), chaque attaque de l'instituteur contre un système qui exploite l'espoir et les rêves de la jeunesse ne fait que renforcer le discours existant, les « soumettant à des règles limitatives et à la pénétrer de l'influence de l'idéologie dominante » (Balibar, 51). Il n'échappe pas au lecteur que Ndétare a aussi un jour émigré vers la

France, d'où il revient illuminé des connaissances de Descartes, Montesquieu, Hugo, Molière, Balzac, Marx, Dostoïevski, et de Senghor, Césaire, Yourcenar, « et les autres ». Ce sont ces sources qui, à la fois, lui permettent de déceler les contradictions d'un discours qui demande le voyage « Sud-Nord » comme preuve d'un énigmatique « développement », et exacerbent la distance d'avec ses étudiants qui sont bombardés par un autre discours qui met la France au centre de toute réalisation : « À leurs yeux, tout ce qui est enviable vient de France. Tenez, la seule télévision qui leur permet de voir les matchs, elle vient de

France. Son propriétaire (...) a vécu en France. L'instituteur (...) a fait une partie de ses études en France (...) » (53).

L'argument célèbre de Gayatri Spivak sur la parole des subalternes qui ne peut être entendue car aucune institution ne valide leur discours, est ici plus que jamais d'actualité (2010). Ndétare peut dénoncer la « réalité » autant qu'il le souhaite, mais il ne peut faire face à la puissance des discours institutionnalisés ou propagés par ceux qui représentent le plus haut niveau institutionnel : « Même notre exprésident, pour vivre plus longtemps, s'était octroyé une retraite *française* ». Faisant écho à l'essai de Ngũgĩ wa Thiong'o (1986), Fatou Diome n'hésite pas à parler d'une « colonisation mentale » face à laquelle la décolonisation mentale doit être constamment reformulée. Ainsi, Salie, la narratrice du roman, pose la même question tout au long du roman : « Comment faire comprendre à Madické que ce qu'il croit savoir de l'immigration ne correspond pas à la réalité ... » ? Mais elle aussi, on l'a dit, se retrouve face à un discours institutionnalisé sur le rôle des femmes dans une société dite « moderne » mais qui opère au travers de « traditions », et qui tempère la légitimité de son expérience. Si l'autorité de Salie repose sur son succès professionnel qui, dans la tête de Madické, est confirmé par un passage à la télévision et une situation

financière qui lui permettrait de lui payer le billet d'avion vers la France rêvée, comment légitimer sa voix quand, comme elle le remarque, « l'honneur d'une femme vient de son lait » (60) ? Si Salie peut parler, elle ne peut être entendue et en conclut rapidement qu'il vaut mieux ne pas parler - alimentant ainsi une autre boucle de rétroaction par laquelle la position des femmes reste subalterne : « Consciente de l'inutilité de toute tentative d'explication, je supportais, muette, leur présence avec la patience polie que la tradition exigeait de moi » (61). Idéologiquement parlant, l'argument est retors : face à une tradition qui exclut toute once de légitimité féminine se trouve ladite modernité que symbolise la France vers laquelle les hommes vont chercher un salut et un statut. En conséquence, ni la position féministe, ni l'imaginaire de l'immigration ne sont jamais mis à l'épreuve. En réalité, chaque attaque renforce le pouvoir idéologique de l'hétéronormativité. Dans un certain sens, on peut dire que Salie est prise au piège de conditions hétéronormatives qui limitent la légitimité de sa parole. Au contraire, l'autre figure féminine du roman, Sankèle, a fait voler en éclat tout l'héritage d'un dogme demandant sa réalisation, mais dont le coût est élevé : le meurtre d'un nourrisson par un père qui ne peut échapper à cette puissance de l'idéologie, et sa propre disparition sur le continent qui lui donne une liberté au prix de sa parole „silencée“ (134) et d'une existence fantomatique, « une ombre diffuse » (136).

Face à ce mur idéologique *parce qu'*institutionnel, la force du *Ventre de l'Atlantique* est de présenter à son lecteur une alternative épistémologique : « la lettre, le chiffre, la clé du monde (...) la lumière » (66). La façon d'agir de l'instituteur, qui dans le roman est à la fois « à l'intérieur » de l'appareil idéologique qu'est l'école et « à l'extérieur », car exilé sur une île où son influence n'en est que limitée, est primordiale. Conscient d'une idéologie patriarcale que légitime la tradition, ce n'est pas par des théories féministes ou marxistes que Ndétare convainc la grand-mère de Salie que sa petite-fille reçoive une éducation, mais en jouant le jeu idéologique qui conditionne la vie quotidienne. Si la modernité est l'horizon inévitable que la France symbolise, et même si la tradition voue Salie au mariage local, il lui est nécessaire d'évoluer dans un pays inévitablement en voie de modernisation et qui, « dans un avenir proche », va requérir de « rédiger vos lettres », de « remplir vos papiers », de « vous accompagner dans les bureaux pour la moindre démarche administrative » (69). Se positionnant à l'intérieur du carcan idéologique, l'instituteur arrive à déplacer l'imagination depuis son présent vers un « avenir proche » qui lui permet d'opérer un changement non factuel mais fictionnel. « Bon, c'est d'accord. An moins *plus tard, quand elle ira* en ville toute seule », sans doute car son mari sera en France, « elle pourra reconnaître les numéros de bus et lire les noms de rues. Ndakarou est devenue une ville de Toubabs » (69).

Si l'histoire de Salie semble déjà écrite (mariée, femme au foyer, etc.), ses modalités restent ouvertes, et c'est cette ouverture qui finalement change sa vie. En fin de compte, réalisant que le problème réside dans le fait que, pour Madické, il est impossible d'imaginer une ouverture professionnelle, personnelle, en dehors de cette fiction qu'est l'évolution dans un club français qui demande le voyage migratoire vers la France comme condition nécessaire à la réalisation, Salie offre à son frère une alternative semi-fictionnelle semi-réelle, demandant l'écriture d'une autre fin. Elle réunit assez d'argent pour lui payer le billet d'avion vers la France, mais en conditionne l'utilisation à l'imagination d'une autre utilisation : « [Cet argent] est vraiment pour toi (...) Une boutique ou un projet équivalent », comme le font tous ceux qui, peu ou prou, reviennent auréolés de leur immigration. Il est important de noter que Salie ne menace à aucun moment Madické de garder l'argent si ce dernier ne suit pas son conseil, optant à la place pour une invitation à reformuler l'immigration comme une question ouverte. Court-circuitant ainsi un récit qui fait du voyage migratoire vers la France l'étape inévitable dans l'imagination du futur migrant, Salie l'invite à contourner le point de départ et à s'imaginer bien au-delà du point d'arrivée.

Conclusion

Si aucun des personnages du *Ventre de l'Atlantique* ne peut se passer de l'immigration, tant factuellement (e.g., l'amour résidant en France, l'argent gagné par le travail en France) que fictionnellement (e.g., l'imagination d'une vie meilleure, le prestige acquis par le retour), c'est dans l'écriture du voyage migratoire - et par corrélation de l'immigration - que Fatou Diome intervient afin de repenser son caractère inévitable. Ce que la fiction dévoile, c'est non seulement les contours d'un discours qui fait de la migration la pierre angulaire de l'immigration, c'est aussi la force de l'idéologie dans le conditionnement de la pensée, de l'expérience, et du regard

rétrospectif de la migration. Face à ce réseau d'images, d'idées, et de discours, les actions physiques (constructions de « murs », renforcement des contrôles aux frontières, retours aux pays d'origine, etc.) ne peuvent changer les mouvements de populations - leurs conditions, leur nécessité, leur reproduction. Cet article a voulu trouver dans une œuvre de fiction un autre moyen d'interroger les conditions de la migration et de l'immigration, celles qui précèdent les actions physiques desdits migrants (passages légaux et illégaux, corruption, demande d'asile ou de papiers, etc.). Son argument principal réside dans le fait qu'il est nécessaire d'intervenir sur une construction discursive ou idéologique par une action elle-même discursive ou idéologique : un changement de discours comme le fait Salie, un retournement de l'idéologie comme le fait Ndétare. Le rôle de la littérature, loin de remplacer les faits politiques et économiques (e.g., guerres, chômage), est d'agir sur l'imagination de la migration et de l'immigration, en amont et en aval, afin d'en prévenir ce qui est trop souvent et faussement perçu comme un échec inévitable.

Bibliographie

- ALTHUSSER, Louis, « Idéologie et appareils idéologiques d'État », in *Positions*, Paris : Éditions Sociales, 1976, pp. 67-124.
- BALIBAR, Étienne, « Appareil », in *Dictionnaire critique du marxisme*, Paris : PUF, 1985.
- BLEICH, Erik et BLOEMRAAD, Irene, « Migrants, Minorities and the Media: Information, Representations and Participation in the Public Sphere », in *Journal of Ethnic and Migration Studies*, Vol. 41 (2015), n° 6, pp. 857-73.
- BLINDER, Scott et ALLEN, William L., « Constructing Immigrants: Portrayals of Migrant Groups in British National Newspapers, 2010-2012 », *International Migration Review*, Vol. 50 (2016), n° 1, pp. 3-40.
- BONIFACE, Pascal, *Football et mondialisation*, Paris : Armand Colin, 2006.
- BREDELOUP, Sylvie, « L'aventurier, une figure de la migration africaine », in *Cahiers internationaux de sociologie*, Vol. 125 (2008), n° 2, pp. 281-306. DE GOURCY, Constance, « Partir, rester, habiter : le projet migratoire dans la littérature exilaire », in *Revue Européenne des Migrations Internationales*, Vol. 29 (2013), n° 4, pp. 43-57.
- DIMA, Vlad, « Bateaux et subjectivités en dérive : La Pirogue dans le contexte postcolonial », in *Nouvelles Études Francophones*, Vol. 28, n° 2, p. 148-61.
- DIOUF, Mbaye, « Écriture de l'immigration et traversée des discours dans *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome » in *Francofonia*, n° 58, p. 55-66.
- FOUCAULT, Michel, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971. GASPARINI, William, « Football et immigration : les paradoxes de l'intégration en France », *Citation Studi Emigrazione = Migration Studies* Volume 53 (2016), n° 203, pp. 491-507.
- MAZAURIC, Catherine, *Mobilités d'Afrique en Europe. Récits et figures de l'aventure*, Paris : Karthala, 2012.
- NDZOMO-MOLE, Joseph, *Gassama Cœur-de-lion. Le courage et l'héroïsme d'un migrant*, Paris : L'Harmattan, 2019.

LIAMBOU, Ghislain Nickaise, « Écrire la migration en marge des thèses officielles », *Acta fabula*, Vol. 14, n° 2.

PARUTIS, Violetta, « Economic Migrants“ or „Middling Transnationals“?

East European Migrants“ Experiences of Work in the UK », in

International Migration, Vol. 52 (2014), n° 1, pp. 36-53.

Felwine Sarr, *Afrotopia : Réinventer l'Afrique*, Paris : Philippe Rey, 2016. SPIVAK, Gayatri Chakravorty, « Can the Subaltern Speak », in *Can the Subaltern Speak? Reflections on the History of an Idea*, ed. Rosalind C.

Morris, New York: Columbia University Press, 2010, pp. 21-78.

TORKINGTON, Kate et RIBEIRO, Filipa Perdigão, « What are these people : migrants, immigrants, refugees?“: Migration-related terminology and representations in Portuguese digital press headlines », *Discourse, Context & Media*, Vol. 27 (2019), pp. 22-31.

WILLIS, Katie et YEOH, Brenda, eds., *Gender and Migration*, Northampton: Edward Elgar, 2000.

THIONG“O, Ngũgĩ wa, *Decolonizing the Mind: The Politics of African Languages*, London: Heinemann 1986.

ZADI, Samuel, « La “Solidarité africaine” dans *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome » in *Nouvelles Études Francophone*, Vol. 25, n° 1, p. 171- 88.